

Zeitschrift: Films : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Mediafilm
Band: - (2003)
Heft: 15

Rubrik: Télévision

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

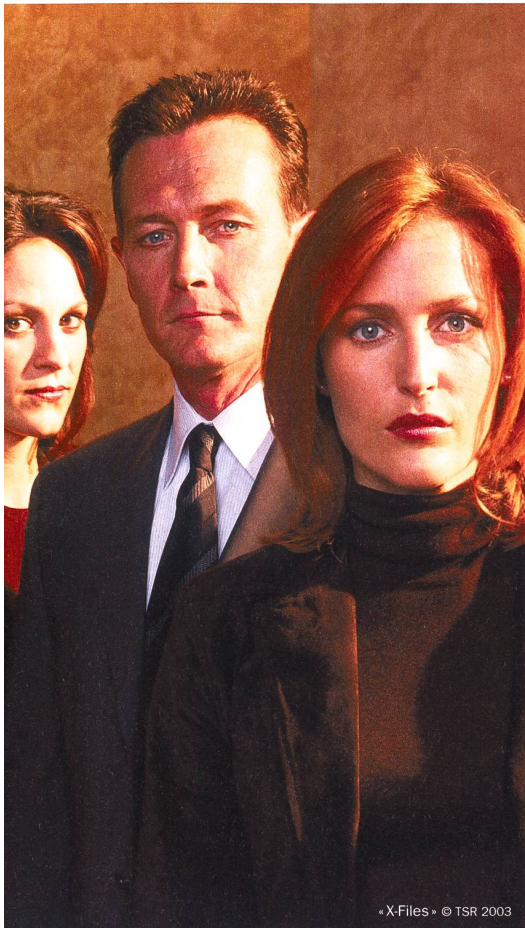
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



«X-Files» © TSR 2003

La loi des séries

«X-Files» : affaire classée !

Après neuf saisons et un long métrage, le temps est venu d'esquisser un bilan de la série phare des années 90.

Par Bertrand Bacqué

En 1994 déboule sur les écrans un objet télévisuel non identifié. Intitulé en français «Aux frontières du réel», en référence à la série «Au-delà du réel», il relance l'intérêt pour le genre fantastique. Deux agents du FBI, Fox Mulder (David Duchovny) et Dana Scully (Gillian Anderson), raides comme la justice, enquêtent sur les phénomènes paranormaux et non expliqués, les fameux X-Files (dossiers X). Chemin faisant, le tandem va découvrir une incroyable machination dans laquelle l'État est compromis : l'invasion programmée de la planète par des extraterrestres.

Héritière à la fois du monde hitchcockien et de celui de «Twin Peaks», la série imposait deux caractères complémentaires, l'un fasciné par le surnaturel, l'autre lui opposant sa morgue scientifique. C'est dans cette schizophrénie toute post-moderne qu'allait s'installer l'épopée contemporaine de «X-Files», jusqu'à la plus complète usure des protagonistes et des situations. Créateur de la série, Chris Carter en a fait le véhicule d'une vision du monde pessimiste : l'État nous ment et

couvre les abominations des grandes industries qui n'hésitent pas à s'engager dans les manipulations les plus délirantes.

Toutes les grandes peurs de la dernière décennie y sont évoquées. Menaces écologiques, pandémies, maladie de la vache folle, syndrome de la guerre du Golfe, j'en passe et des meilleures. Le tout baignant dans l'irrationnel, corrélat du matérialisme ambiant. À la mystique d'un Tarkovski, l'on préfère ici l'expression satanique du mal, dont les extraterrestres ne sont qu'un avatar parmi d'autres. Autant dire que la religiosité diffuse de la série n'a rien de très sain(t), tous nos mauvais démons s'y donnant rendez-vous. Dans la sixième saison, un peu d'autoparodie insuffla un brin d'air frais. Las, la saison huit verra le départ de Duchovny : vous connaissez la suite¹.

Le dernier apport déterminant de «X-Files» au paysage audiovisuel, ce sont les moyens investis dans la série. Jamais les décors, les éclairages, les ambiances n'auront été aussi soignés ; jamais, en termes de production, on n'avait été aussi proche du cinéma. D'où, après l'incompréhensible échec du long métrage, la question : ce qui tient la route pendant 40 minutes peut-il être développé sans accrocs deux heures durant ? La réponse au prochain épisode sur votre grand écran préféré.

1. Voir «Fin de séries et... promotions!», films n° 14, février 2003, p. 40.

«X-Files», disponible en coffrets DVD. Distribution : Videophon AG.

Film à voir...

«Inland» de Pierre-Yves Borgeaud

Intéressant résultat d'une commande de la SF DRS, la composition audiovisuelle «Inland» réunit le duo bâlois Stimmhorn et le jeune cinéaste Borgeaud. Une œuvre poétique où voix et cors se mêlent aux paysages et s'inscrivent dans un espace qui leur répond en les façonnant. Grâce à un montage qui épouse les silences et les nuances de la musique, les matières et les formes des divers objets filmés s'harmonisent. Ra-

rement l'origine des sons n'a été examinée de si près par l'image, tant dans l'archaïsme primitif inhérent aux instruments utilisés et aux productions non verbales de la voix qu'à travers les abstractions de l'imagerie médicale. Les musiciens se mettent en scène, dialoguent et recourent à des dispositifs qui font de leur production une véritable performance. Le cinéaste est attentif à l'expressivité des visages passés au scalpel du gros plan,

et donc à cette matérialité qui rend chaque son possible. «Cor à corps» intime et mystérieux où l'individu semble crier sa place dans l'univers.

Ne vous laissez pas tromper par le cor des Alpes et son chapelet de clichés, car «Inland» est fort heureusement aux antipodes de l'icône d'un montagnard suisse juché sur son rocher, fédérant ses compatriotes aux sons de son instrument. Rien de folklorique en effet dans les sonorités planantes de cette expérimentation, même si des légendes immémoriales

semblent sourdre des êtres et des lieux. Et si Borgeaud filme bien des montagnes enneigées, c'est à travers le filtre de surfaces vitrées. Dans un pied de nez évident aux stéréotypes, les sommets alpins naissent et se dissolvent au gré des mouvements de caméra. Échappant à l'esthétique du clip tout en exploitant son potentiel de liberté formelle, le cinéaste réalise un film qui tient la route jusqu'à ses dernières notes. (ab)

Avec Balthasar Streiff et Christian Zehnder. TSR2, le 4 mars à 23 h.

Clips & Co

Gondry clone Kylie

En matière de clip, où l'esbroufe et les effets sont de rigueur, rares sont les idées de cinéma aussi simples et efficaces que les travellings en auto de Kiarostami. Avec la dernière vidéo de Kylie Minogue, Michel Gondry, le créateur des meilleurs clips de Björk, a eu l'un de ses coups de génie qui marque le genre.

En lieu et place des danses robotiques et de la robe échancrée de «Can't Get You Out of

My Head» qui fit couler tant d'encre, un simple panoramique circulaire donne à «Come Into My World» des allures de manifeste. Le contexte est des plus élémentaires. Kylie marche dans une rue de Paris. Elle vient de sortir d'un pressing et fait le tour d'un carrefour animé. Mais à chaque ronde effectuée, une Kylie supplémentaire déboule, et les personnages qu'elle croise de se démultiplier à leur tour. Les scènes qui l'entourent sont aussi cocasses que dramatiques : des couples se déchirent, des aubergines verbalisent, des motocyclistes s'invectivent. Rien ne tourne plus rond

dans le monde glamour de la star australienne.

Dans la lignée de «Star Guitar» des Chemical Brothers, le cinéaste français le plus courtisé par Hollywood peaufine une méthode qui tient à la fois du *sampling* et de la musique sérielle. Il arrive ainsi à dupliquer sans redoubler, parvenant à faire oublier une musique terriblement répétitive. Le plus surprenant, c'est que «Come Into My World» est de facture plutôt réaliste – ce qui est rare dans le genre – seulement subverti par la grâce d'un artifice unique. (bb)

Sites à consulter : www.kylie.com et www.chemicalbrothers.com.



Wyer

entre deux guerres

Dans la programmation touffue que la chaîne TCM propose autour des oscars (un film lauréat suivi d'un « perdant » de la même cuvée), mieux vaut préférer la stature aux statuettes ! Et saisir par exemple l'occasion de découvrir deux films du grand William Wyler. Par Charlotte Garson

Adulé par la critique des années 50 – André Bazin en tête – pour son utilisation puissante de la profondeur de champ et du plan fixe à un moment où Hollywood raffolait du *soft focus* qui mettait en valeur le visage des stars¹, William Wyler fut décrié vingt ans plus tard. Aujourd'hui, qui se souvient que « La rumeur » (« The Children's Hour », 1961) osa aborder, et avec une actrice célèbre – rien moins qu'Audrey Hepburn – l'homosexualité féminine ?

Préambule au « Plus belles années de notre vie »

En réalité, tout le prix de l'œuvre de Wyler réside dans sa capacité à associer une mise en scène qui ne cède pas à la tentation d'un montage rapide, à des sujets et des distributions populaires. En ce sens, ses films liés à la Seconde Guerre mondiale sont sans doute les plus justes, alliant une grande humanité et un propos politique à une impressionnante force narrative. Réalisé pendant le conflit, « Mrs. Miniver », couvert d'oscars, constitue

une sorte de préambule au chef-d'œuvre de Wyler, « Les plus belles années de notre vie » (« The Best Years of Our Lives », 1946), chronique du retour de guerre de trois Américains moyens dans leur petite ville, Boone City. Dans « Mrs. Miniver », nous sommes en Angleterre, dans la non moins petite bourgade de Belham, en 1939. Qui imaginerait les Allemands capables de bombarder l'Angleterre alors qu'un événement aussi capital que la fête des fleurs va bientôt avoir lieu au village ? Le cinéaste observe la façon particulière dont cette guerre affecte les civils dans leurs activités quotidiennes. Il faut revoir Kay et Clem Miniver lire à haute voix *Alice au pays des merveilles* dans un abri antiaérien...

Des quakers face à la guerre

« La loi du Seigneur » (« Friendly Persuasion », 1956), film en Technicolor aux allures d'illustration de Norman Rockwell, poursuit quatorze ans plus tard la même interrogation : que doit faire une famille de quakers pacifistes lorsque les Confédérés – nous som-

mes dans les années 1860, en pleine guerre de Sécession – les menacent ? Wyler décrivant les mœurs des quakers à la façon d'un documentaire ethno-comique, Gary Cooper se fait un plaisir de farcir son anglais de *thou* et de *thee* (formes archaïques de *you*) pour camper le père Birdwell, tandis qu'Anthony Perkins interprète avec subtilité le rôle du fils confronté aux convictions religieuses de sa mère. Si les interludes comiques se font rares à l'arrivée des attaquants sudistes, c'est que le message finalement lâché par le père, « la

WYLER S'INTÉRESSE À LA FAÇON DONT LA GUERRE AFFECTE LES CIVILS DANS LEURS ACTIVITÉS QUOTIDIENNES, LES FORÇANT À PRENDRE POSITION

vie d'un homme ne vaut pas trois haricots si elle n'est pas à la hauteur de sa conscience », s'adresse en fait aux chasseurs de sorcières maccarthystes : le scénariste, Michael Wilson, avait été « blacklisté » après son refus de témoigner devant la Commission des activités antiaméricaines. *f*

1. Technique d'éclairage adoucissant l'image au moyen de filtres.
« 31 jours d'oscars » sur TCM. « Mrs. Miniver », 30 mars à 20 h 45.
« La loi du seigneur », 24 mars à 20 h 45.

« Sur la trace des Indiens disparus » de Pierre-André Thiébaud

Dans les années 30, l'ethnologue suisse Alfred Metraux part pour l'Argentine, persuadé que la culture indienne y est menacée de disparition à court terme. À la lumière des récits de cet ardent défenseur de la cause amérindienne, le réalisateur suisse Pierre-André Thiébaud emprunte les mêmes routes boueuses, retrouve les mêmes Indiens, toujours aussi misérables, mais pas anéantis. Un beau voyage alanguiné entre passé et présent. (fd) *TSR1, 2 mars à 10 h 40.*

« Anomalies passagères » de Nadia Farès

La cinéaste suisse, qui signa le fort beau « Miel et cendres », a eu l'opportunité de réaliser un téléfilm produit par Arte pour sa collection Masculin/Féminin. Sur le ton de la comédie mi-enjouée mi-grinçante, on suit la trajectoire convergente de trois couples confrontés à des situations peu ordinaires... Oscillant par trop entre la caricature, le drame et la superficialité, « Anomalies passagères » offre néanmoins le rare bonheur de retrouver la lumineuse actrice Maria de Medeiros. (fd) *Arte, 22 mars à 22 h 40.*